

Mona Mikaël

La canne de la Vierge

Conte égyptien

Pour adultes et jeunes adultes

Éditions Saint-Remi

– 2018 –

Du même auteur aux éditions Saint-Remi :

"HARRY POTTER" ET "L'ORDRE DES TÉNÉBRES", 1 vol 20.5 x 28.5,
496 p., 38,00 €

"HARRY POTTER" ET "L'ORDRE DES TÉNÉBRES" version abrégée, 1
vol., 14.5 x 20.5, 252 p., 20,00 €

HARRY POTTER ET L'INITIATION SEXUELLE À L'ÉCOLE DES
SORCIERS, 1 vol., 14.5 x 20.5, 100 pages, 9,00 €

LE NŒUD D'ABEL, 1 vol., 14.5 x 20.5, 113 p., 12 €



© Tous droits réservés

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
www.saint-remi.fr

À la Reine du ciel.

– 1 –

Dans un quartier très pauvre du Vieux-Caire, vivait un antiquaire appelé Abou-Moussa ; littéralement, *Père-de-Moïse*. On ne pouvait imaginer que cet homme pût porter un autre nom, tant il était courbé et ridé et tant étaient profondes sa sagesse et sa foi. De tous les objets entassés dans son échoppe, il était certainement le plus vénérable et le plus authentique, voire même, chuchotait-on, le plus ancien...

Personne dans le quartier ni dans les environs, jusqu'au vétéran le mieux renseigné, ne pouvait évoquer le moindre souvenir à son sujet. Rien sur son passé et rien sur sa famille. Et quand on lui demandait d'où il était venu, il répondait doucement d'un air impénétrable : « De loin. De très, très loin. » Jamais on ne parvint à lui en faire dire plus.

On ne savait pas non plus de quoi pouvait bien vivre Abou-Moussa, car il ne vendait jamais rien. Il semblait se nourrir par les yeux, qu'il avait vifs, d'histoire... ou de poussière. Sa vie restait, en fait, une énigme totale. Il était là, debout de toute éternité, comme ces augustes ruines dont le pays est

plein et qui, malgré leur majesté, deviennent vite un décor auquel on ne pense plus.

Dans ce quartier sorti lui-même d'un vieux conte oublié, il jouissait du respect un peu craintif que l'on réserve aux mages ou à l'envoyé de quelque sage puissance. Le seul fait qu'il demeurât vertical du sol jusqu'à la taille tenait de l'incroyable et les bruits les plus fous circulaient sur son compte ; sans ironie, pourtant, car cet homme inspirait la même vénération que l'Égypte des rois aux tombeaux millénaires.

Abou-Moussa pouvait avoir l'âge des Pyramides...

À quelques rues de là, se dressait la maison, un peu plus coquette que les autres, de Yasmina, la danseuse. Dans ce métier honni parce qu'il était synonyme de mauvaise vie – quoiqu'il fût indissociable de la vie égyptienne –, on montait à la ville dès que le succès vous montait à la tête. Mais Yasmina resta dans cette petite maison, la seule qu'elle eût connue, et où vivaient avec elle sa mère et son jeune frère.

Jamais l'idée qu'on pût être mieux ailleurs n'effleura son esprit, même lorsqu'elle fut devenue une riche célébrité. Elle prévoyait même d'aménager pour sa future famille – car elle comptait se marier dans sa première jeunesse – l'espace assez restreint

dont elle disposait, en gardant précieusement la chambre de sa mère, presque toujours malade. Elle aviserait plus tard, quand les nombreux enfants qu'elle espérait avoir auraient rendu étroite sa chère petite maison.

Si le métier était honni, celle qui l'exerçait avait l'estime de tous : famille, voisins, marchands, tout le monde la respectait, car elle était aimante, rieuse et généreuse. Pour les petits – enfants, clochards, mendiants, errants de toute espèce –, ceux qui n'avaient rien d'autre que leur cœur à donner, elle était la bonne fée aux mains toujours ouvertes. Malgré sa pauvreté, le quartier ne comptait pas un seul chien aux côtes saillantes et pas le moindre chat famélique. Chacun avait son pain et sa part d'amitié.

Seuls les cabaretiers détestaient Yasmina. Ils l'avaient surnommée La Danseuse Voilée à cause de la décence, excessive selon eux, de son costume : une simple tunique souple tombant jusqu'aux orteils, serrée aux hanches par une large ceinture, avec un très long voile rejeté dans le dos et un assortiment de bijoux et clinquants. La seule variété qu'elle apportait à ce costume était dans les couleurs, qu'elle mariait joliment et rehaussait toujours d'accessoires chatoyants.

En se couvrant ainsi, donc en ne montrant pas ce que montraient les autres, Yasmina pensait simplement que ce vêtement était le seul qui convînt aux danses paysannes, dont la jolie danse de la canne, sa grande spécialité, et qu'il n'y avait pas lieu d'en livrer davantage. Elle obéissait ainsi, sans en être consciente, au vieux code de pudeur des filles de Haute-Égypte.

Inutile de vous dire que, même ainsi couverte, sa beauté éclatait aux regards comme une bombe ! Animé par la danse, ce long corps élancé, souple comme une liane, semblait s'amuser plus qu'il ne gagnait sa vie. Il rayonnait de jeunesse sous sa belle peau dorée, cette peau des gens du Sud qui semble contenir tout le soleil couchant, et gardait en même temps une charmante candeur.

On eût dit une fillette prise dans un corps de femme et invitant le monde à danser avec elle. Car si la danse égyptienne est une opération de séduction en règle, elle dégageait, exécutée par Yasmina, une fraîcheur sans équivoque. Cette fraîcheur, jointe à la décence de son costume et à son répertoire uniquement folklorique, touchait dans les mémoires tout un passé terrien sentant le maïs mûr, la datte et la rosée.

Bien qu'elle fût attrayante dans toute sa personne, Yasmina fascinait d'abord par son visage encadré de tresses épaisses comme deux branches maîtresses ; un visage aux traits purs et pleins de caractère, aux yeux pharaoniques immenses et veloutés qui vous regardaient droit sans insolence ni gêne, avec un rien d'espièglerie trahissant la petite fille. Et quel sourire, mes amis ! Un sourire à fossettes lumineux et poivré.

Ce magnifique visage qui, pendant des années, ferait rêver l'Égypte, allait aussi répandre bien des larmes salées...

– 2 –

Que pouvait-il y avoir de commun entre le vieil antiquaire et la jolie danseuse, entre celle que la sève de la vie emplissait et celui qu'elle semblait avoir déjà quitté ? Encore un fin mystère pour les gens du quartier, car ces deux êtres entièrement dissemblables et que tout séparait ou semblait séparer, étaient de grands amis.

Ce qui les unissait, quoiqu'indéfinissable, était un lien puissant qui se manifestait par un attachement fort, à la fois déferent et taquin du côté de la jeune fille et, du côté de l'homme, par une sobre, sérieuse et très profonde tendresse qui tenait tout entière dans le regard intense dont il l'enveloppait et dans ce joli nom qu'il lui donnait souvent : « Ma fleur. »¹

Yasmina ne passait jamais devant la boutique d'Abou-Moussa ; elle y *allait* toujours, d'un pas sûr et joyeux, pour avoir de ses nouvelles, consulter sa sagesse, lui porter une gâterie par elle confectionnée ; souvent même sans raison, juste pour le plaisir d'être en sa compagnie. De son côté, l'antiquaire, la sentant venir de loin par un flair très subtil, se

1 Yasmina signifie jasmin.

mettait à sa porte pour l'accueillir, et lorsque apparaissait à l'angle de la rue la silhouette féline de la jeune fille, il la regardait venir de son œil pénétrant.

Ensemble, ils s'asseyaient parmi les vieux objets sous des lustres depuis longtemps boudés par la lumière et, au milieu de cet antique fouillis, ils parlaient. Ou plutôt, *elle* parlait ; car lui, il l'écoutait, non de toutes ses oreilles, mais de tous ses yeux. Si vive était son expression dans ces moments d'écoute, qu'on eût dit le regard d'un jeune homme amoureux transplanté par erreur dans le corps d'un aïeul. Et lorsque finalement il prenait la parole, c'était pour dire seulement quelques mots essentiels.

Yasmina, qui n'avait plus de père et dont le frère était bien plus souvent absent que présent dans sa vie, trouvait chez ce vieillard la meilleure protection que pouvait espérer une femme jeune et jolie. C'était son nid, son port, son fort inexpugnable. Chacun savait d'ailleurs, pour l'avoir vue à l'œuvre, combien était puissante cette protection discrète dont la précieuse jeune fille, courtisée sans relâche, avait vraiment besoin.

Si vaste et bien ancrée était dans le Vieux-Caire l'autorité morale d'Abou-Moussa, que ceux qu'elle défendait devenaient intouchables, comme entourés

partout d'une muraille de granit. Et nul homme dans la foule n'aurait seulement songé à forcer ce rempart. Un seul l'osa, pourtant, et put servir d'exemple à tous les téméraires qui eussent entretenu la secrète illusion de pouvoir librement piéger le bel oiseau.

Soliman Aboulsehr, fils d'un riche négociant, fut saisi d'une passion dévorante pour la belle, qu'il suivit en plein jour jusque dans son quartier pour lui offrir son cœur enveloppé de millions. À peine avait-elle vu apparaître cet homme, pourtant beau et bien fait, Yasmina avait fui comme on fuit un serpent et elle avait couru se réfugier tout droit dans l'échoppe poussiéreuse du cher Abou-Moussa.

Ce dernier était là comme toujours, sur le pas de sa porte, appuyé sur sa canne. Sans même le regarder, l'intrus se préparait à suivre dans la boutique sa proie terrorisée, lorsque la canne du vieillard se leva fermement et lui barra la route. Il y avait dans ce geste une telle autorité, que l'homme en fut cloué sur place et recula très vite, comme frappé par l'épée flamboyante de l'archange aux portes de l'Éden...

Et lorsqu'il eut croisé le regard dissuasif du maître de la canne, il resta interdit, quasiment foudroyé. Sous cet œil impérieux et calme de patriarche,

l'orgueil du jeune homme riche fondit et s'humilia. « Quoi ! se dit-il plus tard avec une rage haineuse, tu t'es laissé refouler par cette carcasse croulante qu'une brise aurait couchée d'un souffle dans sa tombe ! Eh bien, non ; je ne renoncerai pas. Il mangera, ce fossile, son pesant de poussière ! »

Cette ferme résolution resta au stade des mots à cause de l'énergique présence d'Abou-Moussa, mais surtout en raison de l'invincible horreur qu'avait montrée pour l'homme l'objet de tous ses vœux. Sans cette aversion folle, il serait revenu de nouveau à la charge ; mais la partie était effectivement perdue pour cet enfant gâté peu fait pour le combat et qui vécut dès lors rongé par sa passion désormais sans espoir.

Soliman Aboulsehr se contenta alors de regarder de loin, bien caché dans la foule, la femme qu'il adorait et qui le haïssait, tout en se promettant – mais sans jamais l'oser – de « casser le fossile »... Yasmina, pourtant, ne pouvait s'expliquer sa violente réaction à la vue de cet homme qui n'avait, à tout prendre, commis aucun écart envers elle. Leurs regards se croisèrent mainte fois au fil des ans et ce fut, à chaque fois, la même horreur biblique de la femme qui rencontre un serpent sur sa route.

Ce qu'elle ne savait pas et qui eût certainement augmenté son dégoût, c'est que le beau Soliman, avec sa grande fortune, était pour les coquettes un objet de méfiance, car il était adepte de la haute sorcellerie. Son nom même, Aboulsehr, qui était un surnom, signifiait *le sorcier* ou *le magicien*. On l'admirait de loin sans oser s'y frotter, le récit de ses bassesses et de ses vengeances magiques détournant de sa route les plus belles ambitieuses.

Plus encore que ces femmes, le bon vieil antiquaire aurait eu quelque titre à craindre de sa part d'occultes représailles ; mais chaque fois qu'il tentait de lui jeter un sort, Soliman Aboulsehr, sachant qu'un maléfice lancé par un sorcier à un être plus fort revient vers celui-ci avec tous les dommages qu'il destinait à l'autre, figeait au seul souvenir du regard si perçant qui l'avait arrêté à l'entrée de la boutique.

De son côté, Abou-Moussa flaira en lui le sorcier, mais ne s'en soucia guère et resta, comme toujours, uni par la prière au Seul vraiment capable de le défendre lui-même et sa belle protégée.

– 3 –

Le jour de son premier contrat en ville, Yasmina se rendit à la boutique de l'antiquaire pour avoir, disait-elle, sa bénédiction. Elle s'était détachée d'une grande troupe folklorique pour tenter l'aventure solitaire des étoiles. Cependant, comme elle ne connaissait que les danses paysannes, les directeurs de salle ne pouvaient la situer par rapport au commun des danseuses et la regardaient plus comme une anomalie que comme une exception.

Dès le premier regard, pourtant, les impudents fouineurs avaient vu leur fortune dans cette nymphe aux grands yeux éclatant à la fois de charme et de beauté. Mais ils eurent vite compris que la Danseuse Voilée savait leur tenir tête et qu'elle ne se vendait pas ainsi au plus offrant ! Son costume, notamment, souleva chez ces grossiers qui voulaient à toute force l'échancrer de partout d'insolentes objections.

- Tu n'es pas à la campagne, ici ! disaient les uns.
- Nous ne voulons pas d'une *galabeya* ² ! s'indignaient les autres.
- Si tu veux travailler, lui criait-on en chœur, il

2 Tunique longue et décente portée dans le peuple.

faut plaire aux clients !

– J’ai donc dû me tromper de porte ! rétorquait-elle alors en soutenant leur regard avec son assurance sans quartier d’honnête fille.

« Attendons, se disaient ces tenanciers vulgaires ; elle reviendra très vite et elle se soumettra à toutes nos conditions. » Mais, malgré sa jeunesse – elle n’avait que vingt ans –, Yasmina présentait que tout contrat passé avec l’arrogance ou la cupidité était promis d’avance au plus cuisant échec. Après avoir fait le tour des salles très luxueuses où se célébraient sans trêve des fêtes et des mariages, elle avait exploré les endroits plus modestes et arriva au dernier épuisée, les jambes molles et le regard éteint.

Là, elle trouva enfin une porte entrouverte.

Cette porte n’était pas celle du directeur, absent à ce moment-là, mais celle de sa femme, une petite personne rondelette et accueillante qui vit immédiatement ce que Yasmina avait d’exceptionnel. Quand elle lui demanda de danser : « Voici mon costume ! » répondit la jeune fille en brandissant bien haut sa tunique. Elle affichait ainsi sa condition première, pour ne pas perdre de temps. « Vas-y ! » dit la petite femme en s’asseyant devant elle d’un air encourageant.

Quand elle l'eut vue danser dans cette tunique pailletée, d'un rouge riche et profond qui faisait ressortir l'ébène luisant de ses tresses et mettait en valeur ses yeux pharaoniques, la femme du directeur se leva lentement : « Je t'essaie pour trois semaines, » lui dit-elle en cachant mal son admiration. Yasmina rayonnait, oubliait sa fatigue, car cette petite personne débordant de bonté et qui ne parlait pas de la déshabiller l'avait tout de suite conquise.

Cette bonne Madame Mima allait devenir pour elle un ange consolateur quand, après le succès, viendrait le temps des larmes.

Donc, le soir de ce premier contrat en ville, Yasmina, pleine d'entrain, se rendit à la boutique d'Abou-Moussa qui, comme à l'ordinaire, l'attendait à la porte appuyé sur sa canne. Ce soir-là, cependant, il en avait *deux*, une dans chaque main...

– Tu as deux cannes, aujourd'hui, Abou-Moussa ? demanda la jeune fille avec un sourire taquin.

– L'autre est pour toi, répondit-il, sérieux.

– Pour moi ? lança-t-elle en éclatant de rire. Dieu m'en garde, vraiment ! J'ai encore toutes mes jambes et j'en ai bien besoin, car c'est ce soir même que ma carrière commence.

Abou-Moussa semblait plus grave qu'à l'ordinaire.

– Entre, lui dit-il. J'ai des choses importantes à te dire.

Intriguée, Yasmina s'installa dans un fauteuil antique qui avait dû porter quelque royal séant à l'époque des Mamelouks, ou connaître des jours fastes au temps des grands pachas.

– Ce soir, ma fleur, commença l'antiquaire, tu entres dans un monde dont tu ignores les risques. Prends cette canne, dit-il en lui tendant l'un de ses deux bâtons qui était plein de nœuds et qui faisait un coude quasi à angle droit. Elle t'aidera dans ta carrière et te protégera.

– C'est trop lourd pour danser, objecta-t-elle, pratique, après avoir soupesé l'objet. En effet, la danse de la canne est, d'origine, un exercice d'adresse où le poids du bâton a toute son importance. Et puis, ajouta-t-elle un peu embarrassée, elle n'est pas droite...

– Elle s'adaptera, tu verras, répondit l'antiquaire ; puis, se penchant vers elle d'un air énigmatique, il précisa : C'est une canne très spéciale.

Il l'enveloppa alors de ce regard de feu qui contrastait si fort avec son corps usé, et ajouta

lentement, presque solennellement :

– *Elle est faite dans une branche de l'Arbre de la Vierge.*

– Ah... fit Yasmina, soudain pleine de respect ; car l'Arbre de la Vierge, qui trônait sur la place au milieu du quartier, avait, disait-on, abrité Jésus et Marie lors de leur fuite en Égypte. Il fascinait autant par son passé béni que par sa forme étrange : haut de quelques mètres à peine, comme un figuier géant, il poussait en largeur en s'étalant au sol. Ses feuilles, comme des paumes grandes ouvertes, rappelaient les mains d'un pénitent en prière, ou plus exactement d'un groupe de pénitents immobiles dans une pose d'intense supplication.

Yasmina vénérât cet arbre peu commun, lui croyant comme les autres des vertus merveilleuses. Par sa fenêtre, elle le contemplait à la tombée du jour et jusqu'à ce que la nuit l'eût couvert de son voile. Souvent même, elle entraît au milieu de ses branches comme dans des bras ouverts, et, ainsi enveloppée dans le silence du soir, elle confiait ses soucis à Celle qu'on surnommait la Mère de Toutes les Grâces, la Vierge Immaculée.

– Prends bien soin de ta canne, ajouta

l'antiquaire du même air concentré, car elle t'apprendra aussi une chose essentielle.

– Laquelle ? demanda Yasmina, encore plus intriguée.

La voix douce du vieillard se fit alors plus basse, plus sourde et mystérieuse, donnant encore plus de force à son regard.

– Quand tu auras trouvé ton homme, le bon, le vrai, le seul ; l'homme qui t'est destiné et qui aura pour toi l'amour indéfectible, *elle se fendra en deux dans le sens de la longueur*. Alors, tu seras sûre de ne pas te tromper.

